Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 26

Artikel: Poignée d'histoires
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256189

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

bis. Enfin, le pain est *frais* ou *rassis*, après douze ou quinze heures.

Comparons, au point de vue nutritif, les diverses espèces de pain.

Pain de froment et pain de seigle. — Le pain de froment se digère d'une façon plus complète. On a calculé que, sur 100 parties, une traverse l'intestin sans s'assimiler dans le pain de froment et presque onze dans le pain de seigle.

Pain blanc et pain de ménage. — Le second est plus riche que le premier en éléments nutritifs et plus savoureux. Par contre, il contient plus d'éléments combustibles, ce qui est encore un désavantage. Un expérimentateur, qui faisait des études sur la valeur de ces deux sortes de pain, vit mourir, au bout de cinquante jours, un chien qu'il nourrissait uniquement avec du pain de luxe, tandis qu'un autre chien tout semblable, exclusivement nourri de pain bis, farine et son, vécut indéfiniment. On voit par là combien le luxe est mauvais conseiller. La meilleure partie du blé s'en va avec le petit son. Il y a des chimistes qui pensent que l'affaiblissement qui se remarque dans les nouvelles générations en Europe provient de la substitution du pain blanc au pain bis qu'on mangeait autrefois. J'ai moi-même entendu dire dans les campagnes où la ménagère a cessé de faire son pain pour prendre celui du boulanger — plus blanc, plus facile à renouveler — que le « pain de boulanger » *ne tient pas*. Et pourtant, on ne reviendra pas à l'ancienne méthode : il est bien plus aisé d'acheter son pain que de le faire !

Pain frais et pain rassis. — Au sortir du four, le pain contient 10 pour 100 d'une substance indigeste qui se transforme peu à peu de façon à devenir tout à fait digestible au bout de douze à vingt-quatre heures. Donc, achetez du pain de la veille ; il sera moins cher et meilleur pour votre santé. De plus, vous avez bien entendu dire que le pain frais gonfle sur l'estomac. C'est vrai. Et l'on raconte à ce sujet un crime horrible : Un fils a étouffé son vieux père en lui faisant manger des haricots avec du pain frais, après l'avoir soumis à un jeune forcé !

Faites l'expérience et d'une manière innocente : mettez tremper un peu de pain rassis dans l'eau, il n'en prendra que 2 fois son volume ; mettez du pain frais, il en prendra 4 ou 5 fois son volume. Donc, quoi qu'en dise votre gourmandise : Vive le pain rassis !

* * *

Sans doute, Phébus à la blonde chevelure, est l'ami des grands et des petits. Et pourtant il faut se rappeler que l'excès en tout est un défaut et, qu'à être surchauffée, la peau entre en révolte, s'enflamme. A son tour, le cerveau bouillonne et, tel enfant qui était sorti guilleret, alerte, tombe comme frappé d'un coup de foudre. S'il peut parler, il se plaint de vertiges, de mal de tête. Les vomissements entrent en scène et ce sont souvent des faiblesses, des syncopes répétées qui jettent les parents dans l'affolement, leur font se demander si ce n'est pas la mort qui s'approche.

Que faire en telle occurence ? Le Dr. Caradec nous fournit réponse : si on est à la campagne, loin de toute assistance, de tout secours médical, il faut transporter l'enfant à l'ombre, et se mettre à la recherche d'un ruisseau, d'un courant d'eau fraîche dans lequel on trempera un mouchoir pour l'appliquer sur la tête. Si on ne trouve pas d'eau, on coupera des feuillages frais, surtout des fougères, et on en couronnera le chef.

Je suppose que les mamans prévoyantes ont, suivant mes conseils, emporté dans leur poche ou le panier à provision une bouteille de grog qu'elles s'empresseront de donner par gorgées à l'enfant.

Si l'habitation n'est pas trop éloignée, on y tranportera l'enfant dès qu'on s'apercevra qu'il est incommodé. Là, on trouvera les feuilles-sinapismes, l'eau froide, peut-être même la glace, qui sont nécessaires pour combattres les accidents. Ces accidents ne surviendraient pas si, laissant de côté toute coquetterie, on coiffait les fillettes et les garçonnets du chapeau de paille, à forme dite de melon, le meilleur préservateur du coup de soleil.

* * *

Nous allons terminer en nous occupant un peu de petits nettoyages domestiques toujours si importants.

Savez-vous comment on procède pour enlever les taches d'encre sur les meubles, ces vilaines taches qu'on trouve si souvent sur les tables des chers écoliers et même des papas qui écrivent ?

On les enlève très bien avec une solution d'acide oxalique, ou 100 gr. d'acide nitrique et 10 grammes d'acide citrique qu'on frotte dessus avec un bouchon, puis on lave à grande eau. Sur les étoffes délicates, trempez avec du lait, surtout caillé, pendant quelque temps et lavez.

Quant à l'entretien des plaques de mica qui garnissent les poêles, il suffit, pour les maintenir brillantes, de les frotter avec un chiffon trempé dans de l'alcool ou dans de l'ammoniaque. On essuie avec un linge doux, on sèche bien et le mica est remis à neuf ; mais ce nettoyage doit être renouvelé souvent, car le mica se ternit vite sous l'action du feu.

Enfin un dernier conseil relatif à la destruction des cafards, il paraît que certaines d'entre vous, mesdames, sont fort incommodées par ces vilaines bêtes qui affectionnent surtout les cuisines.

On les détruit assez facilement en disposant, dans les endroits qu'elles fréquentent, un mélange de sucre en poudre, de borax pulvérisé et de farine. Les quincailliers vendent du reste, depuis quelques années, des pièges spéciaux pour la prise de ces animaux, mais il est facile d'en construire un soi-même avec des boîtes en bois blanc dont on garnit l'extérieur, de drap pour leur en permettre l'accès. On les attire dans ces boîtes par quelque substance recherchée des cafards. Une fois dans la boîte, ils ne peuvent remonter les parois lisses, et il n'y a plus qu'à détruire les prisonniers.

Poignée d'histoires

Un petit Héros russe.

Nicolaï Souyeff est un Sibérien de treize ans, fils d'un cosaque de la brigade Untschenko, petit-fils d'un cosaque du Don... Bon sang ne pouvait mentir. Bon cavalier, plus que robuste pour son âge, l'adolescent s'était déjà signalé par son incroyable audace, lorsqu'à la suite de la sotnia il galopait la nuit, à travers les lignes japonaises, pour découvrir les ouvrages avancés, charger les patrouilles à grands coups de lance, détourner par force, vers la forteresse russe, les convois d'approvisionnements. Les cosaques, camarades de son père, l'appelaient « le petit Sontnik », petit chef.

Un jour, Nicolaï Souyeff fut présenté au général Stœssel. Sur-le-champ, le chef de la garnison lui confia un message pour Kouropatkine à Liao-Yang. Il partit, marchant la nuit, et le jour se tenant caché dans des broussailles, ou tapi derrière des rochers. Peu après son départ, il dut rester couché, sans bouger de sa cachette pendant quarante-huit heures consé-

---

laisser dévaliser son bienfaiteur sans mot dire et se faire complice du vol par son silence, ou, chose mille fois plus horrible encore, être la cause indirecte du suicide de son fils unique. Car enfin, s'il ne s'était trouvé sur le chemin de Luc en ce moment, celui-ci eût volé sans doute, mais il n'eût pas songé peut-être à en finir avec l'existence.

Qu'était l'argent, après tout, mis dans la balance en regard du désespoir de ce père et de cette mère, en regard de la douleur de Chantal ?...

Avait-il le droit, pour défendre un trésor périssable dont nul ne l'avait fait gardien, d'exposer ce pauvre égaré à encourir devant le Juge suprême, la sentence d'éternelle malédiction dont est frappée inexorablement toute âme quittant la terre en état de péché mortel ?.. Non, sans doute ! Il ne pouvait y avoir pour lui d'hésitation possible.

Renonçant à avoir raison de la démence de Luc, il étendit la main vers lui :

— Donne-moi cette arme, ordonna-t-il. Jure-moi que tu ne chercheras pas à mettre fin à tes jours, je vais m'écarter de ton chemin, tu seras libre d'agir à ta guise puisque je ne puis t'empêcher de mal faire sans t'exposer à faire pire.

Subjugué par l'accent de Gauthier, le jeune homme se laissa désarmer sans résistance. Et tandis que prudemment l'officier enlevait une à une et mettait en sûreté les balles meurtrières, Luc frappa triomphalement ses mains l'une contre l'autre :

— A la bonne heure, mon vieux, je reconnais là ton amitié. Ce n'est pas la première fois que tu défends ma carcasse..... Maintenant, sauve-toi, et laisse moi faire, je veux être tranquille. Tope-là et file vite.

Le malheureux ! Il sacrifiait tout à cette heure à sa passion du jeu : devoir, principes, conscience, tout semblait mort en lui.

L'officier eut un geste de protestation et laissa retomber sans la prendre la main qui se tendait vers lui.

— Bah ! donne donc, insista Luc railleur, je sais que je dois te paraître un mécréant. Cependant quand, dans quelques semaines, je serai revenu officiellement d'Egypte, il faudra bien que nous reprenions nos anciens rapports de camaraderie, sinon on se douterait qu'il s'est passé quelque chose de grave entre nous, et je ne le veux pas.

Gauthier ne répondit pas ; la mort dans l'âme, en constatant la déchéance de son ami, il franchit le seuil du bureau. Et tandis que, derrière lui, la porte poussée par Luc retombait avec le bruit lugubre des premières pelletées de terre jetées sur un cercueil, de frais éclats de rire se mêlant aux accords d'une interminable valse, arrivaient à lui comme un lointain et ironique écho.

Dans ce coin du parc, tout dormait encore dans un silence majestueux, tout reposait dans un mystère de calme et de fraîcheur. Les nuages s'étaient dissipés, l'ombre de l'officier s'allongeait démesurément sur le sol, se confondant avec celle des arbustes et des grands arbres. Les étoiles pâlissaient dans le ciel, l'aurore s'avançait frangée d'une brume légère et nacrée, le firmament se striait de mauve et de pourpre.

(*A suivre.*)

cutives, les Japonais ayant projeté la lumière de réflecteurs sur le défilé qu'il voulait franchir. Il put ensuite reprendre son chemin, arriver à Tachi Kiao, prendre le train pour Liao-Yang ou il remit enfin la dépêche du général Stœssel au général Kouropatkine. Le généralissime lui conféra, séance tenante, la croix de Saint-Georges.

En rentrant à Port-Arthur, d'une seconde mission, le petit Nicolaï tomba entre les mains des Japonais, mais il put s'évader en s'emparant d'un cheval. Une balle japonaise le blessa à l'épaule, pendant qu'il s'enfuyait à toute bride. A son retour, le général Stœssel le décora de nouveau pour cette audacieuse évasion.

A peine guéri de sa blessure, le jeune héros sortit une nuit de Port-Arthur et se glissa dans un camp japonais, près de Tachi-Tsao, pour explorer les alentours. Il enleva le volet d'un culasse de canon japonais, afin de témoigner, par ce trophée, qu'il était bien allé jusqu'au camp ennemi et que ses renseignements étaient pris sur le vif.

Troisième médaille! Jusqu'où ira Nicolaï Souyeff?

Cornélie.

La Cornélie dont il s'agit n'est pas le grave personnage de l'histoire romaine, mais, pour n'être pas aussi illustre, elle n'en aura pas moins nos sympathies.

Jules Simon avait dix ans. Un soir, revenant de l'école par un rigoureux hiver, il trouva une belle perdrix rouge gisant à moitié morte sur la neige. L'enfant l'approche du feu et la ranime avec un peu de vin chaud. La patte droite avait été brisée par un grain de plomb. L'écolier, jugeant la blessure incurable, se décide, non sans émotion, à couper la patte meurtrie; à l'aide d'un brin d'osier, il la remplaça par une jambe de bois. Deux jours après, l'invalide allait à merveille, adoptait une place au foyer et regardait tourner la broche en distribuant aux chats et aux chiens des coups de becs familiers. Elle finit par engraisser. Quant à son infirmité, elle n'y pensait plus. On entendait le tic tac de sa jambe de bois, renouvelée deux fois par semaine, et on la voyait arpenter la chambre avec la majesté d'un héros qui eût laissé aux champs de Bellonne une partie de lui-même. Le petit Simon, déjà fort en histoire romaine, l'avait surnommée Cornélie; Cornélie perchait sur ses genoux. Le printemps venu, elle se promenait dans la cour et poussait jusqu'au jardin, pour peu que le ciel parût engageant. Un jour qu'elle fassait sa promenade habituelle, elle fut surprise par la pluie et la grêle. Elle veut courir, mais sa jambe est à la fois bien fragile et bien lourde. Elle essaye de voler : ses ailes sont sans force. Elle fait un effort, se traîne. L'orage éclate plus terrible, et Cornélie se débat vainement sous la grêle. Après l'orage, son ami la trouva morte, noyée dans une flaque d'eau ; à dix pas derrière elle il ramassa la petite jambe de bois. Voilà pourquoi Jules Simon ne mangeait jamais de perdreaux. La vue de ce gibier lui rappelait Cornélie !

La maison blanche.

Pourquoi appelle-t-on la demeure du président des Etats-Unis la Maison Blanche?

Lors de la guerre qui éclata entre l'Angleterre et les Etats-Unis en 1812, au sujet de la liberté des mers, les Anglais s'emparèrent de la ville de Washington et y mirent le feu. La plupart des édifices furent détruits. La résidence du président, solidement construite en pierre de taille, résista, mais la fumée noircit tellement les murs qu'il fut impossible de leur faire reprendre leur aspect naturel. On se décida alors à les peindre et, sur l'avis de Jackson, le vainqueur des Anglais, on leur donna en signe de réjouissance une couleur d'un blanc éclatant.

Depuis, on a soigneusement gardé la tradition et tous les dix ans on badigeonne à nouveau la Maison-Blanche.

Entre client et avocat.

Le célèbre avocat Chaix-d'Est-Ange racontait une aventure plaisante qui lui était arrivée à ses débuts.

Son premier client était un vulgaire filou accusé du vol d'une montre. Chaix-d'Est-Ange, persuadé de son innocence, réussit à le faire acquitter. Le soir même, l'homme vint le remercier.

— Vous avez été si bon pour moi, lui dit-il, que je viens vous demander encore un service.

— Lequel?

— Ce serait de m'aider à me défaire de la montre, à la vendre sans me compromettre.

— Quelle montre?

— Mais celle que j'ai volée!

Contre l'alcoolisme.

Les Chambres législatives de l'Etat d'Ohlio ont trouvé un moyen héroïque de résoudre cette question de l'alcoolisme qui énerve tant notre vieille Europe : elles ont voté une loi qui frappe d'une taxe annuelle de 5 000 fr. tout établissement, public ou privé, où se débitent des liqueurs fortes.

La loi Aiken entrait en vigueur ce mois ci 3 000 cabarets ou cafés ont renoncé à ouvrir leurs portes aux amateurs de gin et de whisky, plutôt que de verser au Trésor américain cette somme rondelette. Dans la plupart des villes de l'Etat, les salons, (lieux où l'on boit) ont disparu comme par enchantement dans la proportion de 60 pour cent.

La cloche des morts.

Un des députés nouvellement élus raconte qu'il avait eu le désagrément dans sa tournée électorale d'entendre, à diverses reprises, sonner la cloche des morts sur son passage. C'étaient des partisans de son adversaire qui, dès qu'on signalait son arrivée dans une commune, se précipitaient vers l'église, et agitaient, à tour de bras, la lugubre cloche funèbre. Les paysans sortaient sur leur porte, demandant qui était mort, et on leur apprenait qu'il s'agissait seulement de la venue d'un candidat blocard.

L'impression est plutôt pénible, et ce son là paraissait d'assez mauvais augure. Si bien que, dans une des communes, le candidat, très énervé, résolut d'aller se plaindre au curé qui, d'ailleurs, n'était pour rien dans l'affaire :

Que voulez-vous que j'y fasse? dit le bon prêtre ; mes paroissiens sont très surexcités, je n'en suis plus maître...

— Mais enfin, monsieur le curé, il est inadmissible qu'on soit accueilli dans une commune par la cloche des morts...

— Sans doute, sans doute, reprit avec bonhomie le curé, mais tout compte fait, cependant...

— Quoi donc?

— Il vaut encore mieux l'entendre de son vivant.

LETTRE PATOISE

Dâ lai Côte de mai.

In proverbe dit : Ai n'y fait pe bon tchïe le diaile, tiaint ai sont tos ai l'hôtâ. Main ai l'airive que ai ne ferait pe bon vou ai ne ié ran que l'hanne ai lai fanne.

Monsieur et Maidaime R. velint l'atre djo pare le café dain lai charmille. Ai pailint di pèçay : Ace-ce que te te raipeules, dié lai daimatte en son hanne, comme te t'étos engraingnie, ai peu comme t'aivôs tot brigie à djos anniversaire de tai naissance? I ne feros pu çoli mitenaint. I étôs rudement vi, aidons. Ai peu tot c'térâ ai câse d'in fô de pesseret.

Te te trompes, mai chère, c'était enne grive.

C'était in pesseret. I me raipeule défint meu.

Et oh! Ça droit poche que te ne velos pe aivouay que c'était enne grive qui me seu dinche empotchay. Vos âtres, les fannes, vos vorins tot meu cognâtre que les hannes. I sai inco comme ce c'était adjed'heu que c'était eune grive. Ai peu, mitenainn léche me tranquille, oh bin, i me veu rengraingnie.

Main te l'é vu s'envoulay : ai peu t'é poïu voi que c'était in pesseret. Seulement dain tai colère, te n'é pe voïu aivouay qu'i aivô régeon.

Il ne l'aivoue painco mitenaint, ai peu coige te. I ne veux pu ran saivoi de ton hichtoire de grive. Voiche ci café.

Oh! T é régeon. Poquoi nos tchiconay ai case de ces ôgés? Cte bête de pesseret m'é fait pro de tchaigrin.

C'était enne grive qui te dis. Ai peu *fertig!* Cope ci totché! Eh bin, i vorô bin qu'ai revaingne, ct'ôgé ; te voirôs bin que çâ in pesseret ai peu qui ai régeon.

Fanne, écoute, ne m'engraigne pe, o bin i revoiche tot. C'était enne grive ai peu ne me dis pu le contrére ; sain çoli ai ne iy veu pu demoray in aigement tchu lai tâle.

Main calme-te, mon aimi ; ai peu te sais bin que les grives ne voulant pe che hâ que les passerets.

Alors les assiettes, les soucoupes, la beurie, les vases, tot sâté en l'air ai peu l'hanne s'en allé pare enne tieute à cabaret. Ai rentré le lendemain le maitin aivo in Katzenjammer di demâtan. Sai fanne en feut po regairni son métra.

Stu que n'âpe de bos.

Passe-temps

—o—

Solutions pour le numéro du 1er juillet 1906.

Devinettes : L'escalier fait lever le pied, et le juge, la main.

Elles ne sont crues ni l'une ni l'autre.

Parce qu'ils n'entendent point.

A chausser les longues jambes.

Combles : Se trouver mal quand on voit quelqu'un battre le pavé, frapper une médaille, écorcher la langue française, tuer le temps.

Disposer une corde dans sa caisse pour suspendre ses paiements.

Recueillir une succession d'ennuis.

Consoler un saule-pleureur.

Récréations mathématiques

En trente-cinq combien de fois dix?

Démontrer que 3 fois 2 font 4.

RÉBUS

7 1T uuuuuuuuuuuuuu

si	pire
vent	vent
J'ai	dont

G, h, t, i, r, 12 nnnnnnnnnnnn 2.

Editeur-imprimeur : G. Moritz, gérant.